

C'est l'évidence : pour qu'un jardin soit retrouvé, il faut qu'il ait été préalablement perdu. Abandonné. Redevenu jungle, comme celui de la Belle au bois dormant envahi par les ronces, les bardanes, le Laiteron maraîcher, la Morelle noire, la Renouée des oiseaux et autres plantes rudérales...

Eh bien oui, comme il est dans la nature des fleurs de se faner, il est dans celle des jardins de connaître un jour l'oubli. C'est leur destin depuis le premier d'entre eux, le jardin d'Eden, le jardin du Paradis terrestre, un jardin vraiment « perdu » celui-là, et que son jardinier, le pauvre Adam déchu, est condamné, à travers nous ses fils, à rechercher partout et toujours.

Je sais ce que vous allez me dire : que ce jardin d'Eden n'a peut-être jamais vraiment existé. Ce qui n'empêche pas rêveurs et scientifiques de persister à vouloir le retrouver, le localiser – et, qui sait, le ressusciter ! Ne nous moquons pas trop vite de ces jolis délires, car ils conduisent parfois à d'étranges et poétiques découvertes, comme celle des forêts de pommiers sauvages des montagnes de Tian Shan, dans le Kazakhstan, pommiers préhistoriques dont certains sont hauts de plus de 30 m et dont les pommes – qui seraient évidemment celles de la Tentation d'Adam et Eve –, de formes et de couleurs variées, sont incroyablement savoureuses et sucrées.

J'aime les jardins perdus.

J'en ai connus qui, devenus trop vastes pour la bonne volonté, la santé, la fortune de leur propriétaire, s'enfoncent ainsi doucement dans la léthargie, dans la somnolence ; et alors, comme le dormeur, ils se défont de leurs atours, se dénudent. Et la nuit, la nuit de l'oubli, sur eux s'étend...

Jusqu'au jour où des profondeurs de la forêt – forêt, métaphore de l'oubli – surgit un passionné, un fou d'amour pour les jardins.

Et devant lui, comme dans le conte de la Belle au Bois dormant, les arbres s'écartent, les lianes se dénouent, les buissons s'entrouvrent...

Et à force de patience, d'engagement, de labeur, le jardin perdu devient jardin retrouvé.

D'ailleurs, tout n'est jamais totalement perdu dans les jardins... perdus !

L'une des plus jolies histoires de jardins perdus que je connaisse est celle d'un jardin en ruines, en haillons, un jardin en guenilles, en loques, en oripeaux, où, sous un couvert de broussailles, quelqu'un du groupe d'amateurs de jardins auquel ma femme et moi appartenons – la « 5^{ème} Saison » – aperçut de timides petits éclats rouges parmi les ronces, les grandes bardanes velues, les chardons épineux, les vipérines vulgaires, les érodiums à feuille de ciguë et autres patiences crépues : il s'agissait d'un amour de rosier formé de hampes portant des grappes de petits boutons écarlates.

C'était un rosier totalement inconnu ! Pour un amateur de jardins, c'est une émotion incomparable, pure, intense, que de se retrouver nez à nez avec une rose sans nom.

« On dirait une fraise des bois » dit l'un d'entre nous. Ce nom lui est resté. Or depuis maintenant trois ans qu'elle est cultivée, Fraise des Bois engendre toujours d'exquises petites grappes rouges, mais, sans que personne sache pourquoi, celles-ci ne sont jamais écloses : le rosier Fraise des Bois ne fait que des boutons.

Perdue dans la broussaille, la petite rose retrouvée, la plus humble, la plus modeste des roses, la seule rose qui ne s'épanouit jamais, est cependant devenue l'un des rosiers les plus demandés, au point d'avoir été deux années de suite en rupture de stock !

Sauver un jardin n'est pas seulement restituer un lieu de pure beauté.

C'est aussi faire surgir une île. Une île de liberté, voire même de résistance, au milieu de la ville, au milieu du monde, au milieu des nuisances, des dégradations, des profanations. Contrairement à tant de créations de l'homme, les jardins ne pratiquent pas la surenchère. Ils ne se haussent pas de la corolle, eux !, ils ne cherchent pas à être les plus grands, les plus riches, les plus époustouffants. Professionnels ou amateurs, nous le savons bien : il faut à un jardin, pour croître et embellir, trois éléments vitaux : le soleil, l'eau... et l'humilité de son jardinier.

Perdu ou retrouvé, le jardin ne manque jamais de nous rappeler que c'est souvent sous son aspect le plus modeste que ce qu'il y a de plus extraordinaire niche en toute plante – et donc en toute vie.

C'est le cas exemplaire du cornouiller du Canada, *cornus canadensis*, également appelé Quatre-temps, un couvre-sol joli mais pas vraiment spectaculaire, difficile à cultiver parce qu'il n'aime que les sols froids, eh bien, le croirez-vous ?, ce cornouiller du Canada éjecte son pollen avec une accélération équivalente à plus de huit cent fois celle que subit un astronaute au décollage de sa fusée !

Les Japonais, qui sont des amoureux des jardins, emploient le terme *tayori* pour évoquer la virtualité du paysage jardinier, sa structure non seulement objective (échelle, proportions, topographie, itinéraire de déambulation) mais aussi subjective – en somme, tout ce que l'on ressent dans un jardin sans forcément le voir.

Car un jardin ne se contente pas d'être un lieu de délectation : il est aussi jardin d'idées, jardin de consciences, jardin de sagesses – je mets des « s » à tous ces mots. N'est-ce pas dans un jardin que l'on comprend mieux que partout ailleurs que nous ne sommes en vérité que des passants sur la terre ?

Tout jardin, et particulièrement ce jardin retrouvé de Martainville, tout jardin a une histoire, tout jardin est une histoire, tout jardin est notre histoire.

Didier Decoin, *de l'académie Goncourt*